

LA VILLE, REFUGE D'UNE FLORE ET D'UNE FAUNE
CARACTERISTIQUES

J. LECLERCQ
Zoologie générale et Faunistique
F.S.A. Gembloux(B)

LES VILLES NE SONT PAS DES DESERTS

Il n'est pas vrai, du point de vue écologique, que les villes soient ou deviennent inévitablement des déserts dont seule l'espèce humaine s'accommode. Dans un désert, par définition, la sécheresse est grande, les amplitudes climatiques sont exagérées, les matériaux biologiques vivants ou morts sont rares. C'est le contraire dans les villes comme l'Histoire les fit.

Les hommes d'autrefois n'ont pas choisi n'importe quel site, surtout pas le plein désert, pour y installer leurs villes. Ils ont généralement préféré des lieux bien pourvus d'eau, relativement protégés du vent et du froid, tout proches de certaines ressources exploitables de grande valeur. Ensuite, en aménageant ces villes, ils ont certes réduit les surfaces où des végétaux peuvent s'enraciner, mais ils ont aussi diversifié considérablement les biotopes semi-naturels, tempéré les rigueurs du climat, toléré ou introduit des masses énormes de matériaux biologiques inimaginables dans un désert. Ces matériaux biologiques sont de trois sortes :

1.- Les objets biologiques de consommation, depuis les aliments jusqu'aux bois de construction, qui sont amenés des régions agricoles proches ou lointaines. Le citadin utilise ces matériaux hétéroclites et donc leur refuse toute chance de vivre. Mais une partie se perd inévitablement; en tous cas, après usage, des restes putrescibles ou minéralisés subsistent. La meilleure organisation d'évacuation des déchets ne peut empêcher qu'en fin de compte, le sol des villes s'enrichisse, d'une manière très originale, de produits fertilisants ou biologiquement récupérables.

2.- Les espèces végétales et animales autochtones qui ont subsisté, témoignant encore de l'écosystème normal que la ville a remplacé. Il en est dont les populations sont minimales, accrochées à des biotopes vestigiaux. D'autres comme les Moineaux, certains Insectes, diverses plantes rudérales profitent si bien des biotopes urbains qu'elles développent des populations d'une densité jamais atteinte dans les régions rurales environnantes. Quelques-unes sont nuisibles; la plupart ne le sont pas. Beaucoup passent inaperçues, ou comme les végétaux recolonisant spontanément les lieux provisoirement abandonnés, toujours empêchées de constituer des communautés au climax. Mais la plupart, plantes adventives ou animaux peu farouches, sont remarquablement adaptées et survivent malgré tout.

3.- Les espèces végétales et animales introduites. Elles sont aussi très variées. Les plus visibles comme les Chiens, les Chats, les arbres plantés, les plantes cultivées dans les jardins ont été introduites délibérément et sont entretenues. Beaucoup d'autres sont venues subrepticement, parfois de continents lointains. On y compte aussi quelques nuisibles et une majorité qui ne l'est pas, des fugaces et des bien adaptées. Presque toutes sont dépendantes de l'Homme ou de ses oeuvres urbaines au point qu'elles ne parviennent jamais à s'insinuer dans les associations végétales normales des régions rurales environnantes.

Avec ces trois composantes : restes d'objets biologiques de consommation, espèces animales et végétales autochtones et introduites, le milieu urbain constitue un écosystème certes artificiel mais original, instable mais adapté, comprimé mais à potentiel biotique énorme.

Imaginons que suite à un cataclysme, une de nos grandes villes soit complètement vidée de sa population humaine et dès lors, libre d'exprimer son potentiel biologique. C'est alors qu'on verrait que, du point de vue écologique, la ville est le contraire du désert. Immédiatement, la végétation reprendrait le dessus, comme elle le fit naguère dans les sites urbains bombardés. En peu d'années, pavés et béton seraient couverts de verdure, des arbres sortiraient des toits éventrés. Il y aurait des animaux partout. Au rendez-vous du Prince charmant et de la Belle-au-Bois Dormant, c'est-à-dire au climax après 100 ans, l'écosystème obtenu serait extraordinairement luxuriant; il serait aussi unique, ne ressemblant à aucune variante connue des écosystèmes terrestres actuels car il resterait marqué indéfiniment par les ressources caractéristiques au départ, surtout

par les particularités des trois sortes de matériaux biologiques que nous avons distingués. Quelle épopée écologique !

DETERIORATION DU COMPROMIS HISTORIQUE ENTRE LA VILLE ET LA NATURE

Redevenons réalistes, aucune ville du monde n'espère exprimer son potentiel biologique de cette façon. Toutes sont gérées, au contraire, comme si elles n'en avaient aucun, comme si leur idéal était l'apparence d'un désert d'un type nouveau.

D'autres ont dit, parfois très éloquemment et aux meilleures tribunes, que les villes modernes deviennent monstrueuses, inhospitalières sinon dangereuses pour l'Homme. Elles ont commencé par l'être pour la nature urbaine. Dans les villes d'autrefois, il y avait une sorte de compromis entre la ville et la nature; ce compromis a été rompu.

La première grande agression s'est produite dans presque toutes les villes importantes, à partir de 1920, du fait de l'intensification des constructions, de l'aménagement des voiries et des cours d'eau. Flore et faune ont été privées des refuges qu'elles trouvaient autrefois nombreux, dans les parcs, les jardins, les terrains vagues, sur les talus, le long des berges, sur le pourtour de l'ancienne ville. Cependant le dommage fut limité localement. Ce qui disparaissait du centre des villes pouvait se retrouver dans la banlieue, refoulé certes, mais souvent favorisé par la condition intermédiaire des périphéries plus diversifiées qu'auparavant parce que mi rurales, mi urbaines, pourvues de vastes espaces provisoirement inexploités.

La seconde grande agression a commencé vers 1950; elle fut beaucoup plus décisive parce qu'elle se fit au moins de trois façons. D'abord le processus d'aliénation de toutes les surfaces du centre des villes s'est encore amplifié. En outre ce processus a gagné les banlieues, les villes se sont étalées en vastes agglomérations. Enfin toutes les formes de pollution sont intervenues. Et tout cela continue, c'est devenu inquiétant pour une partie croissante de l'opinion. On a fini par se demander si l'Homme peut supporter un environnement aussi artificiel et on a noté qu'il en souffre.

REACTIONS ADEQUATES OU SUCCEDANES ?

Les optimistes admettent que l'avertissement étant donné et répété, le pire sera évité. Déjà, édiles communaux, urbanistes, architectes s'affairent à de nouveaux compromis. Chaque ville a déjà et sans doute développera sa politique des espaces verts et des lieux réservés. Pouvons l'optimisme jusqu'à supposer que ces politiques seront généreuses, rapidement efficaces, sur des surfaces inconstructibles considérablement augmentées. Alors, en effet, les villes pourraient redevenir belles.

Le danger qui persiste, il est insidieux, c'est qu'on voile l'apparence du faux désert par l'apparence de la fausse nature.

Le besoin nouveau, on peut essayer de le satisfaire socialement de deux manières :

1) Avec des succédanés techniques et commercialisés qui se retrouveront les mêmes dans toutes les villes.

C'est en cours. Il est facile, en effet, de donner l'illusion d'un cadre accueillant et tranquille, avec des arbres soigneusement plantés, bien taillés, avec des parterres multicolores, des pelouses parfaitement planes, d'un vert homogène, avec des jets d'eau. On sait même créer cette illusion de toutes pièces, pour quelques jours seulement, à l'occasion des floralies et des foires commerciales. Nous la créons aussi, plus simplement, lorsque nous orons nos maisons de bacs fleuris et de bouquets de fleurs coupées. Tout cela est beau, c'est incontestable. Mais si l'on s'en tient là, le public sera abusé, pas tout de suite mais quand il ressentira la banalité passe-partout, l'absence de la nature caractéristique, avec sa spontanéité et ses imprévus, l'absence d'oiseaux, de lézards, de crapauds, de papillons... Car, comme il s'est révélé ces dernières années, le besoin de nature des hommes est profond, compliqué. Il a rapidement motivé les grands exodes des week-ends, la recherche des résidences secondaires, une certaine zoophilie. Il faut donc plus que des Cerisiers du Japon, des pelouses parfaites et des pièces d'eau propre, pour le satisfaire.

2) En exploitant plus scientifiquement le potentiel biologique latent et caractéristique de chaque ville.

Pratiquement cela impose d'associer les performances de l'horticulture ornementale et la conservation

volontaire de la nature sauvage adaptée au milieu urbain. Il faut prévoir des refuges pour une flore et une faune spontanées, variées, originales par leur mélange d'espèces indigènes et d'espèces introduites, subissant la sélection naturelle. Il faudrait surveiller, gérer ces refuges grands et petits, publics ou privés, mais avec tolérance et discernement, sans zèle intempestif dans les tailles, les épandages d'herbicides et de pesticides.

Les deux formules, performances horticoles et refuges semi-naturels ne sont pas incompatibles. Au contraire, c'est en les associant qu'on obtient les effets esthétiques les plus appréciés. Le modèle est connu, depuis longtemps, c'est celui des parcs et des jardins anglais. Quiconque visite les villes et banlieues d'Angleterre peut admirer ces parcs et ces jardins magnifiques, de toutes grandeurs, à végétation harmonieusement riche de formes et de couleurs, que peuplent aussi tant d'oiseaux. Pourquoi imite-t-on les Anglais si rarement ou si mal ?

DEUX TESTS

Il se peut que notre plaidoyer n'impressionne pas fort les aménageurs et les responsables actuels des politiques d'espaces verts, de tourisme et de loisirs. Ils nous trouveront gentils mais bien loin de leurs soucis prioritaires. S'il en est ainsi, c'est qu'on n'apprécie pas encore correctement la signification et les aspects qualitatifs du besoin de nature et d'espace des habitants des grandes agglomérations. Ce besoin, je l'ai dit, est profond et compliqué. Il mériterait d'être circonscié et analysé, au cours d'une bonne enquête de psychologie objective. En attendant, nous pouvons proposer deux tests qui établissent facilement l'insuffisance de ce qui est ordinairement envisagé.

La premier test consiste à s'inquiéter du nombre d'oiseaux et de papillons qui fréquentent les espaces verts, beaux mais absolument artificiels. Oiseaux et papillons sont pris comme critères parce que tout le monde peut les voir, ou noter qu'il n'y en a guère, ou se réjouir d'en revoir de nombreux et de variés. Or ces animaux réagissent plus vite que les hommes, ils désertent la nature illusoire. S'ils manquent, c'est que quelque chose ne va pas dans l'environnement, que l'homme tôt ou tard ressentira à son tour.

Mais sans doute, pensera-t-on que le citadin n'a pas besoin d'oiseaux et de papillons si près de chez lui. Soit, procédons alors au deuxième test. Inquiétons-nous de la frustration des enfants sur les places publiques, dans les parcs urbains et dans les plaines de jeux pourtant laborieusement équipées. Pas moyen de s'y ébattre avec quelque fantaisie, d'y cueillir un bouquet de fleurs sauvages, d'y effeuiller des marguerites, d'y chercher des trèfles à quatre feuilles, d'y grimper sur un arbre, d'y bricoler un arc à flèches, d'y construire une cabane. Jeux innocents, désormais refusés. Jeux inutiles ? bien remplacés ?

Il suffit d'évoquer ces carences d'oiseaux, de papillons, d'espaces pour la fantaisie enfantine, devant n'importe quel citadin, pour déceler aussitôt l'insatisfaction, l'inquiétude, le besoin méconnu.

DU TRAVAIL POUR LES NATURALISTES ET LES ECOLOGISTES

Pour insérer les refuges de la vie sauvage caractéristique de chaque ville dans les autres infrastructures culturelles et sociales, il faudrait évidemment consulter les naturalistes et les écologistes. Seuls ceux-ci pourraient expliciter ce que j'ai appelé le potentiel biologique latent des milieux urbains, recenser ce qui subsiste, dire ce qu'on peut faire. Il faudrait ensuite un dialogue et une collaboration étroite avec les spécialistes des services des plantations, du Plan Vert, et autres responsables.

Dans certaines agglomérations privilégiées, celles de Bruxelles et de Liège par exemple, on peut considérer d'abord l'acquis d'un bon siècle de recherches des naturalistes locaux. Ceux-ci furent assez nombreux, souvent ils ont plus intensément étudié la flore et la faune de leur ville et de sa banlieue que celles des régions franchement rurales moins facilement accessibles autrefois. Mais cet acquis historique n'a été que très rarement monographié; pour en juger, il faut se livrer à de longues recherches dans une littérature hétéroclite et dans des collections dispersées. Plus grave, l'information qu'on pourrait ainsi réunir s'avèrera biaisée par la manière de travailler des naturalistes traditionnels. Non seulement ceux-ci furent en ville comme ailleurs, des collectionneurs éclectiques, à la recherche de l'espèce rare, donc peu soucieux de bien décrire les communautés et leurs relations, mais aussi ils tenaient pour absolument sans intérêt les espèces d'origine étrangère, cultivées ou plantées. Enfin, à partir de 1950, les naturalistes ont peu à peu cessé de

s'intéresser à la flore et à la faune de leur agglomération; ils ont été chercher plus loin, dans des paysages moins détériorés.

Il conviendrait donc que les naturalistes d'aujourd'hui reconsidèrent la flore et la faune des villes et des banlieues en évitant les insuffisances de leurs prédécesseurs. Il faudrait faire l'inventaire des espèces de toutes sortes, y compris des arbres étrangers, des plantes échappées des jardins, des banalités rudérales, et s'efforcer de déceler dans cet écosystème particulier, les pièces maîtresses, les interrelations, les indicateurs. Il faudrait évaluer la densité des populations d'oiseaux, recenser les insectes avec des pièges appropriés. Que de travaux originaux, instructifs, qui conçus dans l'optique de l'écologie appliquée, auraient nécessairement un caractère interdisciplinaire.

Dans les agglomérations, les inventaires de flore et de faune sont compliqués du fait que nombre de sites: parcs, jardins, vieux murs, pièces d'eau, sont du domaine privé. Il semble cependant que l'obstacle soit vite surmonté: les propriétaires privés autorisent volontiers ce genre de recherches qui souvent les édifie et peut même leur inspirer des améliorations pour la bonne cause. En fait, les démarches à faire seraient indirectement productrices d'améliorations dans le comportement des citadins vis-à-vis de la nature: une ville dans laquelle flore et faune seraient soumises à de multiples observations deviendrait vite une ville où l'on respecte mieux l'une et l'autre.

Un obstacle beaucoup plus grand, c'est le nombre insuffisant de naturalistes et d'écologistes. Même en y ajoutant les amateurs compétents on ne parviendrait pas actuellement à constituer des équipes capables de recenser en quelques années, dans des villes comme Bruxelles, Liège, Mons, Anvers, Gand, les communautés de plantes rudérales, de Champignons, de Mousses, de Lichens, d'Oiseaux, d'Insectes et autres animaux. Il en irait autrement, évidemment, si les jeunes vocations de naturalistes et d'écologistes - elles sont nombreuses - pouvaient espérer être bien dirigées et être finalement employées.

En Belgique, les naturalistes et les écologistes maintenant nécessaires sont normalement diplômés à l'université, comme licenciés en sciences biologiques ou comme ingénieurs agronomes. Leurs études n'ont pas toujours été bien programmées en fonction du genre de responsabilité qu'ils devraient prendre dans l'étude et

la gestion de l'environnement. Une nette amélioration est en cours. Mais il reste surprenant qu'en Belgique et ailleurs, la sensibilisation récente aux problèmes de l'environnement, préparée et souhaitée depuis longtemps par les naturalistes et par les écologistes, n'a guère déterminé qu'on consulte plus souvent ceux-ci.

Naturalistes et écologistes paraissent condamnés à récriminer indéfiniment, en restant les experts qui gênent et qui travaillent gratuitement. Quand, les ayant entendus, on veut faire mieux pour gérer l'environnement, ce n'est pas à eux qu'on propose des missions de recherches et des emplois. C'est à des architectes, des horticulteurs, des géographes, des ingénieurs, des chimistes, des journalistes qui tous sans doute, font ce qu'ils peuvent. Selon ce qu'ils savent. Ils sauraient mieux, et en particulier rendraient l'humanisation des villes plus certaine, si on payait les naturalistes et les écologistes eux aussi.

RESUME

Comme l'Histoire les fit, les villes et leurs banlieues étaient des écosystèmes particuliers, à grand potentiel biotique. Bien qu'instables et contrôlées, leur flore et leur faune étaient riches, souvent plus diversifiées que celles des régions agricoles voisines. Ce compromis entre l'oeuvre humaine et la vie sauvage fut rompu suite au développement industriel et à l'urbanisation moderne. Néanmoins des vestiges des communautés originales du passé subsistent encore, ça et là dans la plupart des zones urbaines.

L'opinion publique et les autorités ressentent maintenant à quel point les villes sont devenues désagréables. Aussi y a-t-il une réaction croissante en faveur des parcs publics, des plantations d'arbres et des parterres de fleurs. Malheureusement ce qui est réalisé ou envisagé pour répondre à ce nouveau besoin social, c'est généralement un ersatz: une élaborée mais pauvre illusion de nature, avec partout les mêmes formes et les mêmes techniques horticoles.

Aussi bien d'un point de vue purement esthétique que du point de vue écologique, des résultats bien meilleurs seraient obtenus si l'on concevait la gestion des espaces verts dans les villes comme un acte de véritable conservation de la nature. Cela impliquerait la protection ou la restauration de refuges pour la végétation spontanée, la plantation de bonnes proportions d'essences indigènes dans les parcs, les haies et les

jardins. On laisserait certaines parties grandir librement et vieillir, sans tondre le gazon, sans appliquer des herbicides et des pesticides. Telles sont d'ailleurs les conditions requises pour maintenir une faune indigène utile ou tolérable, comportant des proportions adéquates d'animaux microscopiques, d'insectes, d'autres invertébrés et d'oiseaux.

Les naturalistes et les écologistes pourraient certainement aider les urbanistes, les architectes et les horticulteurs à définir ce qui pourrait être réalisé dans ce sens, d'une manière générale et dans des sites particuliers. Cela n'entraînerait pas des dépenses supplémentaires: souvent les espaces verts mixtes ou semi-naturels pourraient être planifiés et gérés à moins de frais. Cependant il faudrait comprendre que les naturalistes et les écologistes sont des experts qu'il faut considérer et payer comme les autres. Ils ne peuvent pas rester indéfiniment trop peu nombreux pour la surveillance de l'environnement changeant, faisant des recherches sporadiques, ni payées, ni utilisées, condamnés à avertir quand c'est déjà trop tard.

SUMMARY

Towns as refuges for original flora and fauna

As History made them, towns and their outskirts were peculiar ecosystems with high biotic potentiality. Though rather instable and controlled, their flora and fauna were rich, often more diversified than those of the near agricultural land. That compromise between human enterprise and wildlife was broken as a result of industrial development and modern urbanisation. However vestiges of the past original communities are still persisting, scattered in most urban areas.

Public opinion and authorities are now resenting how unpleasant towns have become. So there is a growing reaction in favour of more amenities, more green, more flowers, more trees. Unfortunately what is proposed or achieved as an answer to that new social need is generally ersatz: a poor though elaborate illusion of nature, everywhere with the same cosmopolitan horticultural forms and practices.

Both from truly aesthetic and from sound ecological points of view, much better results would be obtained if rendering towns and building sites pleasant was understood as an act of nature conservancy. That would imply preserving and restoring refuges for spontaneous vegetation, planting fair proportions of indigenous species in parks, hedges and gardens, leaving some parts free to grow and to age, without lawn cutting, herbicides nor pesticides. These are also the conditions for the maintenance of an indigenous, harmless or useful fauna, with adequate proportions of microscopic animals, of insects and other invertebrates, and of birds.

Naturalists and ecologists certainly could help town-planners, architects and horticulturists in defining what could be done more appropriately, generally and in particular sites. That would not lead to additional expenses : often mixed or semi-natural amenities would be planned and managed easily, with lower cost. Yet it should be understood that naturalists and ecologists are experts to be paid and considered like the others. They cannot go on indefinitely being too few for the surveillance of the changing environment, doing sporadic, unpaid and unutilised research, and left to warn when that is too late.